

Il ne sert à rien de discuter avec ceux qui voient en Wilders un populiste fasciste

Aux Pays-Bas, le parti de Geert Wilders a fait plus de 16% aux élections européennes, et raflé quatre sièges de députés. Une belle baffa dans la gueule de la gauche néerlandaise, aussi iréniste que notre gauche autochtone, qui a dégringolé de dix points. Aussitôt ces matons de Panurge que sont les journalistes français, ont rivalisé de courage dans la dénonciation conformiste de ce résultat si aberrant à leurs yeux angéliques : « populiste », « fasciste », « extrémiste de droite », « opportuniste », « aventurier », « raciste », voire... « député aux cheveux blond platine ».

Je ne répéterai pas les raisons pour lesquelles Wilders n'est ni un raciste ni un fasciste. Même les aveux de Jospin, sur le fait que l'antifascisme des années Mitterrand « n'a été que du théâtre », n'ont pas ébranlé les convictions forgées à coup de matraque compassionnelle de la caste médiatique. On ne crie pas à un somnambule qu'il est en train de marcher sur le toit, il risquerait de se briser la nuque. On ne discute pas de la réalité avec des hébétés, du genre de ce Philippe Namias, militant vert qui déclamait qu'il est « heureux dans une France qui se fout totalement des origines et des langues ».

(1)

L'électorat actuel ne se partage plus en droitiers et gauchers, mais en angéliques effarouchés et réalistes avec une mémoire historique. Ceux qui « se foutent » de la mémoire collective et de l'histoire d'une nation sont, cliniquement parlant, des fous. Sans mémoire, il est impossible de comprendre le présent et d'anticiper l'avenir. Un homme sans mémoire n'a pas de capacité juridique : il ne serait jamais admis comme témoin dans un procès, car sans mémoire, que peut-il dire de fiable ? Aussi, un peuple sans mémoire, sans souci

de son identité et de ses origines, n'est qu'un bateau ivre. Je ne défendrai pas Wilders contre les calomnies de gardiens autoproclamés du Bien. Ce n'est pas la peine. Milan Kundera a savoureusement expliqué pourquoi il ne faut pas le faire : « *Suppose que tu rencontres un fou qui affirme qu'il est un poisson et que nous sommes tous des poissons. Vas-tu te disputer avec lui ? Vas-tu te déshabiller devant lui pour lui montrer que tu n'as pas de nageoires ? Vas-tu lui dire en face ce que tu penses ? (...) Si tu ne lui disais que la vérité, que ce que tu penses vraiment de lui, ça voudrait dire que tu consens à avoir une discussion sérieuse avec un fou et que tu es toi-même fou. C'est exactement la même chose avec le monde qui nous entoure. Si tu t'obstinais à lui dire la vérité en face, ça voudrait dire que tu le prends au sérieux. Et prendre au sérieux quelque chose d'aussi peu sérieux, c'est perdre soi-même tout son sérieux.* » (2)

Le fascisme, contre lequel pensent lutter toutes ces légions d'anges sans mémoire et sans sexe, est un mythe, non une réalité. S'ils savaient reconnaître le fascisme dans la réalité, ils seraient tous fièrement islamophobes, à l'instar de Wilders, et de Churchill, qui savait de quoi il parlait. Il y a quelques années, des scientifiques avaient fait une expérience très intéressante sur le conditionnement de groupe : ils ont enfermé vingt singes dans une pièce avec un escabeau au milieu. Une banane était attachée au plafond de sorte qu'elle n'était accessible qu'en montant au sommet de l'escarbot. Sitôt qu'un singe posait la patte sur l'escabeau, une douche glacée arrosait la pièce, et donc tous les autres singes, ce qui ne manquait pas de les énerver. Au bout d'un certain nombre de tentatives et de douches froides, les singes finissent par établir un lien causal, parfaitement pavlovien, entre la douche et le fait de monter sur l'escabeau, de sorte que celui qui s'aventure pour prendre la banane se fait tabasser par les autres dès qu'il approche de l'escabeau.